

LA TÊTE ⁽¹⁾

CONTE POPULAIRE CANADIEN

Un homme et une femme n'avaient qu'un enfant, un garçon, dont le sobriquet était Tarabon.

Dès que l'enfant eut l'âge de raison, ses parents le mirent aux études.

C'est bien long, un cours d'études ; mais dans un conte, ça va vite ! Toujours est-il que Tarabon achevait ses études, il était à la veille de prendre les ordres quand, un soir, fatigué et tout couvert de poussière, il arrive chez ses parents. " Mon pauvre enfant, où vas-tu ? " lui demande la mère toute pâmée et, de surprise, laissant tomber son tricot. " Que s'est-il donc passé, au séminaire ? Comment se fait-il... ? " ajoute le père, qui a des soupçons. L'écolier répond : " Mes parents, il faut vous le dire, j'ai choisi ma vocation, et il va y avoir un grand changement. — Un changement ! répond le vieillard ; mais il valait bien la peine de venir si loin nous dire ce que nous savons depuis longtemps ! Mais tu vas faire un prêtre. Tu nous prêcheras, du haut de la chaire ; nous serons fiers, ta mère et moi, d'avoir fait quelque chose de toi, notre

⁽¹⁾ Nous présentons ici une adaptation d'un conte populaire recueilli en 1916, aux environs des Eboulements, comté de Charlevoix (Qué.). Les contes de ce genre portent le nom de " contes de traverses " parmi les paysans du Canada.

seul enfant. Et nous nous en irons au presbytère, vivre avec toi, j'espère, le restant de nos jours. — Il prêchera bien, le garçon !” ajoute la mère. Tarabon les interrompt : “ Mais, ce n'est pas un prêtre que je veux faire, moi . . . ” Il s'arrête en hésitant. Ses parents allaient avoir de la peine ! Il s'approche de la fenêtre et se met à regarder le firmament, en cherchant quelque chose des yeux. Il avait l'air étrange, avec son teint pâle, ses membres frêles et nerveux, son front osseux, et ses grands yeux fixes et rêveurs, toujours perdus dans le vide. “ Je suis venu vous demander un cheval et une bourse d'argent ; demain matin, je pars pour chercher l'Étoile du soir. — L'Étoile du soir ? répète le père sans comprendre ; mais où vas-tu la prendre ? ” La mère se met à rire ; mais elle rit jaune, quand Tarabon, tout exalté, leur montre du doigt la grosse étoile du soir, qui vient justement de se lever, à l'est. “ Hum ! elle se lève, l'Étoile du soir . . . , dit le vieillard exaspéré. Il faut bien faire un cours d'études pour devenir une bête ! — Ma vie y passera, dit Tarabon, sans que je change mon idée ; j'irai chercher l'Étoile du soir.” Bien découragée, sa vieille mère dit : “ Donnons-lui un cheval et de l'argent, puisqu'il le faut ; qu'il s'en aille ! Quand il aura mangé de la vache enragée, il reviendra bien, peut-être un peu plus sage.”

Le soir, seul avec sa vieille, le père dit, tout abattu : “ Il lisait trop, ce garçon-là, je te l'ai déjà dit. — Oui ! reprend la mère, je l'ai toujours pensé. L'entendais-tu quand il parlait de la “ poésie ”, de “ l'idéal ”, de “ la gloire ” ? Il avait toujours de ces phrases qui ne veulent rien dire. — Je crois que les études lui ont dérangé l'esprit, à notre Tarabon.”

Le lendemain matin, au petit jour, Tarabon part à cheval, oubliant de dire bonjour à ses parents ; file vers la forêt, et s'y enfonce, en suivant un petit sentier. Il va vers le point du firmament où il a souvent vu se lever l'Étoile du soir.

Le soir arrivé, il est encore dans la forêt. Quand la nuit s'épaissit, il pense : “ Mais, je ne puis pourtant pas pour coucher ici.” Marche encore. Ce qu'il aperçoit ? Un beau château, tout illuminé, mais où on ne voit personne. Traverse le pont, entre dans la cour, frappe à la porte. Personne. Frappe plus fort. Personne. Entre. Au fond

de la salle, un grand feu, dans la cheminée. S'approchant du feu, il se réchauffe en regardant partout, autour de lui. C'était un château comme il n'en avait jamais vu qu'en rêve, ou en lisant les "Mille et une Nuits" ! Sort à la porte du château, en fait le tour, revient auprès du feu. Personne. En passant dans la salle voisine, qu'éclaire un grand brasier, il aperçoit, au milieu, une vieille femme morte, pendue par les pieds, sans tête. "Ah ! dit-il, la vieille, tu n'es pas là pour tes bienfaits !" Pensant tout-à-coup à son cheval, il sort, s'en va le mettre à l'écurie, lui donne du foin et de l'avoine. Si vous aviez vu l'écurie ! C'était encore plus beau que le palais du gouverneur. Mais personne, nulle part. Revenu au château, Tarabon ouvre son sac pour souper. Un peu fatigué, il s'étend sur un grand sofa, en face du feu. Cric, crac, cric, crac ! il entend des pas précipités au-dessus de lui. Cric, crac ! les pas prennent l'escalier. Ce qu'il voit descendre ? Vous ne le croirez pas ? Un nain affreusement laid, de deux pieds de hauteur, nez cassé, yeux verts, et bouche fendue jusqu'aux oreilles. Sans effort, sur son dos il porte un bœuf mort, une corde de bois, un baril de vin et une lèche-frite. "Hoha ! dit le nain, en apercevant l'étranger ; hoha ! de la visite ? J'en suis heureux. — Où vas-tu donc avec tous tes ustensiles ?" demande Tarabon. "Je m'en vais préparer mon souper. Tu arrives de voyage ? Tu dois avoir l'estomac creux ? Nous souperons ensemble."

Une fois le bœuf rôti dans la lèche-frite, sur le grand brasier, le nain prend le bœuf ; deux doigts au cou, deux doigts aux cuisses, casse le bœuf en deux ; en présente la moitié à Tarabon, en disant : "Mange ! — Eh ! jeune homme ! vas-tu me croire capable de manger la moitié d'un bœuf pour mon souper ? — Mais, tu fais le drôle ! Regarde-toi donc, tu es cinq fois plus grand que moi et gros en *équivalent*. C'est ça que je mange, moi, la moitié d'un bœuf. — Il n'y a pas à dire, il y a *du sorcier là-dedans* !"

Pendant que le nain dévore à pleines gueulées son bœuf saignant, Tarabon, lui, s'étouffe à force de se hâter ; mais il ne peut faire qu'un petit trou dans la cuisse ; et il est rassasié pour vingt-quatre heures. "J'ai une soif d'enfer", dit Tarabon au nain. Son petit compagnon, tout en rongéant ses os avec tapage, répond : "Prends cette porte, suis la grande allée ; arrête-toi au grand chêne. Tu

y trouveras le puits de Vérité. En y puisant, tu verras toutes sortes de choses dans l'eau ; mais n'en fais pas de cas." En l'ouvrant, Tarabon entend la porte gémir ; tout le long de l'allée des ombres l'escortent en chuchottant des choses étranges. Sous un gros chêne, dans un lieu qui ressemble à un cimetière, il aperçoit le puits de Vérité. Il prend le seau, et ouvre le puits. Mon Dieu, qu'il est surpris ! Un bruit épouvantable comme celui de cent crécelles sort du puits ; c'est à fendre la tête ! Curieux, Tarabon se penche et regarde. Là, dans l'eau du puits, il aperçoit des gens qui jouent aux cartes, qui jouent aux dés, des ivrognes qui se bousculent dans une auberge, qui boivent, jurent et se roulent sous les tables, des hommes qui se battent à coups de couteau, des femmes qui pleurent, des enfants déguenillés et teigneux, des voleurs de grands chemins qui pillent les passants, des assassins qui entrent au château par le soupirail, pour mettre tout à feu et à sang. Enfin, tout ce qui peut se voir de moins beau sur la terre, il le voit là, dans le puits ouvert, dans le puits de Vérité. Tout en contemplant ces scènes, dont le vacarme l'étourdit, il entend au-dessus de lui, dans le grand chêne qui recouvre le puits, un chant doux, doux, doux. Regardant, il aperçoit de ses yeux, pour la première fois, le rossignol d'or qui chante en portant dans son bec l'Étoile du soir. L'oiseau s'envole, disparaît aussitôt. Tarabon, mourant de soif, pousse le seau dans le puits et le retire au milieu de bruits affreux. C'est de son seau que sortent maintenant tous les cris les plus déchirants. " Ah ! se dit Tarabon, je crains bien d'avoir puisé le diable lui-même." Regarde dans le seau, tâte sous l'eau gluante : une tête, un crâne, dans le seau ! Il dit : " Maudite tête, il y a toujours un bout, arrête ce vacarme ! Tu n'es toujours rien qu'une tête." Le bruit s'arrête ; sa soif est partie.

Revenu à la grande salle du château, Tarabon dit au nain : " Si je n'ai pas puisé le diable, tu me diras ce que c'est ! C'était un bruit d'enfer ; je n'y comprends rien ! " En souriant dans sa barbe, le nain met la main dans le seau, en tire la tête, disant : " C'est un crâne. Prends-le, va-t-en le porter à l'écurie, dans la crèche, près de ton cheval. Cette tête n'est pas comme toutes les têtes ; il y a quelque chose dedans. Mais prends bien garde d'aller lui parler avant de quitter le château. Si tu le fais, la tienne tombera de sur tes épaules. C'est dit : " Tarabon se

lève le nez, disant : “ Je m'en fous, de la tête ! garde-la, elle n'est bonne que pour toi. — Non, elle pourra te servir, en temps et lieu, mais seulement une fois que tu seras sorti du château.”

Rendu à l'écurie, près de son cheval, sans perdre un moment, Tarabon prend la tête dans sa main : “ Ma tête, que me faut-il faire ? — Ah ! répond le crâne, tu as bien fait de me parler. Apprends que tu es ici chez le plus malin de tous les diables de l'enfer. Si tu veux m'écouter, tu réussiras. Autrement, tu périras, et moi, je suis perdue. — Que me faut-il faire ? ” La tête reprend : “ Demain matin, le nain viendra brider et seller son cheval. Il l'em mènera à la porte du château. Là, il l'examinera des pieds à la tête. Le cheval aura engraisé de deux doigts, sur les côtes, dans la nuit, et il reluira comme un diamant au soleil. Prends garde, hâte-toi ! Quand le nain se penchera pour lui regarder à la patte gauche, mets-toi dans un sac, et saute à cheval ; donne un coup de fouet, et compte tout haut sept pas. Frappe ton cheval, et ne regarde pas en arrière. Nous filerons comme le vent. Mais si tu ne fais pas ce que je te dis, si tu t'arrêtes un moment, jamais plus on n'entendra parler de toi ; tu seras métamorphosé en une pierre blanche, le long du chemin. — Ne crains pas, ma tête, répond Tarabon. Tu n'as pas parlé pour rien, je t'en donne ma parole.” La tête ajoute : “ Tarabon, tu es un homme, si tu fais ce que je t'ai dit.”

Fatigué, Tarabon revient au château se coucher devant le feu, où il tombe endormi. Un vacarme étourdissant le réveille aussitôt. Dans une avalanche, mille petits lutins noirs, grimaçants, poilus, hideux roulent en bas de l'escalier, criant : “ C'est un Chrétien, un *malavenant* ; tuons-le ! C'est son tour, tuons-le ! ” Encore qu'ils ne soient qu'un pied de hauteur, ils se lancent sur Tarabon, le prennent par la cravate, par les cheveux, le traînent en bas du sofa, s'asseyent sur lui, puis se lancent comme une pelote d'un bord à l'autre de la salle. Blanc comme un drap, Tarabon fait un grand signe de croix et il court à l'écurie demander protection à tête. “ Ne crains point, répond la tête. Tu n'as qu'à arracher le clou qui remue, à la patte gauche de ton cheval, et à le garder dans ta poche, pendant ton sommeil. Les lutins, qui craignent le bronze et le fer plus que tout au monde, n'oseront plus mettre la main sur toi. Retourne au château, et, demain matin,

n'oublie pas mes conseils." En le voyant entrer dans la salle du château, les lutins hurlent de dépit, en grinçant des dents. "Ah ! le gueux, il est allé demander conseil à la tête. Tuons-le !" Tarabon se couche, et le bruit de plus en plus éloigné des lutins finit par l'endormir.

En se réveillant, à l'aurore, une pesanteur infecte lui monte au nez. Autour de lui, que voit-il ? Vous m'excuserez bien de le dire à un monsieur mis comme vous ? Les lutins avaient fait des grossièretés, les petits imparfaits ! Ils avaient déposé tout autour de Tarabon, dans les feuilles de vigne, des ordures dégoutantes. Tarabon se précipite vers la porte ; mais des éclats de rire grêles, comme pour le narguer, sortent de tous les coins, où les lutins se sont blottis. Sans les voir, Tarabon leur montre le poing ; ils rient plus fort. Dans un coin près de la porte, seul et se rongéant les ongles, est assis un petit diable à face de chèvre, à qui les yeux blancs et la barbe bouclée servent d'habit. "Petit bougre !" dit Tarabon, en se précipitant vers lui. "Monsieur, n'insultez personne ; personne ne vous insulte. — Vous avez raison, le père !"

Dans la cour du château, Tarabon rencontre le nain qui arrive avec le cheval par la bride. Saute sur un pied, saute sur l'autre, le cheval ne cherche qu'à prendre l'épouvante. "Ah ! dit le nain, il n'est pas reconnaissable, ton cheval, ce matin ; il a deux doigts de chair sur les côtes et il reluit comme un diamant au soleil. C'est moi qui le monte, ce matin." Tarabon dit : "Tu me contes bien des histoires, toi ! Mais regarde donc ce fer qui cloche." Comme le nain se penche et regarde le fer, Tarabon, son sac à la main, saute à cheval et part comme la poudre, compte : "Un . . . , sept !" fouette son cheval. C'est fait : le voilà parti. La tête, dans le sac, claque des dents ; et le cheval galoppe plus vite que le vent. Le nain, lui, se met à tempêter, à vomir toutes les menaces ; il finit par se manger les poings de rage : il en avait rencontré un plus fin que lui !

Un quart d'heure après, Tarabon se trouve au milieu d'une grande forêt, où il n'y a ni sentier ni clairière. Il pense : "Je suis le plus malheureux des hommes. Jamais je ne trouverai l'Etoile du soir ; c'est dans cette forêt que je dois mourir." Marche encore : "Ma tête, j'ai faim ; le ventre m'en crie." La tête, dans le sac, répond : "Mets

pied à terre ; derrière une souche pourrie, à gauche de toi, se trouve un lapin pris à un collet de laiton." Tarabon y court ; prend le lapin, le tue, le *pèle*, le fait cuire, le mange. Quand il en a mangé la moitié, il pense à sa tête : " Ma tête, as-tu faim ? en mangerais-tu ? — Ah oui ! que j'ai faim ! depuis que je suis entre ciel et terre, je n'ai mangé." Il donne la moitié du lapin à la tête, qui le mange à belles dents. Le repas *couru*, Tarabon, pensif, demande : " Que me reste-t-il à faire, ma Tête ? Me faut-il donc mourir dans ce bois ? — Il en dépend de toi ; marche tant que tu voudras ; mais il ne faut pas que tu traverses de rivière avant midi. Si tu en traverses, nous sommes perdus, toi et moi. — Ma Tête, de rivière je n'en traverserai point." Saute sur ton cheval, fait quelques arpents. Une grande rivière ! " Ma Tête, une rivière ! — Ne passe pas ; je te le défends."

Un peu après, il voit un bac s'approcher sur l'eau. " Ma Tête, une ogresse, qui n'a qu'un œil au milieu du front, vient en bac me chercher. — Malheur à toi, si tu l'écoutes ", répond la tête. En accostant, l'ogresse dit : " Gentil monsieur, je suis venue tout exprès pour vous passer à l'autre bord. — Ce n'est toujours pas pour tes beaux yeux que je traverserai ! Je suis ici, j'y colle." L'ogresse répond : " Ah, monsieur ! si vous n'embarquez pas avec moi, vous n'en passerez plus de votre vie, de rivière. — L'ogresse, mêle-toi de tes affaires ! " Revirant son bac, la batelière s'en va en bougonnant. " Ma tête, l'ogresse est partie. — Laisse-la aller ", répond la tête.

Assis au bord de la rivière, regardant couler l'eau bourbeuse, Tarabon s'appuie la tête dans la main. Il n'y a ni ombre ni poisson dans cette rivière, qu'un magicien fait ainsi paraître sur sa route. A onze heures, il voit quelqu'un s'approcher sur l'eau, dans une barge. C'est un grand vieillard avec un nez en roupie à la brasse. C'est bien curieux de le voir venir ; à chaque coup d'aviron qu'il donne, la barge vire de bout en faisant jaillir l'eau à la ronde. " *Ça parle au diable !* " se dit Tarabon : " Ma Tête, voilà, dans une barge, un bonhomme qui a le nez en roupie à la brasse.. — Ne traverse pas avec lui, ou c'est fini de toi et de moi." En accostant, le bonhomme dit : " J'ai supposé, jeune homme, que vous ne vouliez pas passer l'eau avec une *créature*, mais avec un batelier. — Je ne traverse pas plus avec le batelier à roupie qu'avec l'ogresse aux dents

pointues. Bonhomme, tu perds ton temps. — Bien, répond le vieillard, tu ne la passeras cette rivière de ta vie.” Et à chaque coup d’aviron qu’il donne, en s’éloignant, la barge fait un saut en virant de bout. L’autre côté de la rivière, il met sur son dos sa barge, sa maison, son bâtiment, ses bœufs, ses chevaux ; et il part avec tout son *gréement*. En se frappant les mains, Tarabon dit : “ C’était bien le diable en personne, ce vieillard à roupie. Ma Tête, il est parti avec tout son *gréement*. — Laisse-le aller ”, répond la Tête. Et Tarabon reste là à *jongler*.

A midi juste, quelque chose d’étrange se passe ; la terre tremble et Tarabon tombe à la renverse. Il se relève, regarde ; de rivière, il n’y en a pas plus que sur la main ; elle a disparu. Partout, ce n’est plus que la forêt épaisse. “ C’était donc une rivière enchantée ”, pense Tarabon, qui, sans perdre de temps remonte à cheval, emportant son sac, et poursuit sa route. Marche tout l’après-midi, marche le soir encore. Quand les étoiles se lèvent, il est bien découragé de se voir seul et si loin. L’Étoile du soir paraît ; mais elle ne lui semble pas plus rapprochée que la veille.

Tout-à-coup il se trouve dans la cour d’un château. “ Ma Tête, que faire ? Voici un château désert et sans lumière. ” La Tête, dans le sac, répond : C’est le château de la fée jalouse de la caverne noire. Qui y entre jamais n’en sort. Tu vas frapper trois coups et demander à couvert en disant : “ Il me faut la chambre la plus noire du château, où il n’est jamais entré un petit jour ; pour mon cheval, il faut la *barrure* la plus noire de l’écurie. ” La fée te fera bien des révérences et des belles manières ; méfie-toi d’elle : elle ne cherche que ta perte. Ne va pas prendre la chandelle qu’elle t’offrira pour t’éclairer ; un mauvais sort est dans sa chandelle. Fais ce que je t’ai dit, et peut-être lui échapperons-nous. — Ne crains rien, ma Tête ; j’ai bonne mémoire. ” Comme il va pour frapper à la porte, il entend des plaintes faibles autour de lui. “ Pourquoi ces cailloux blancs, tout le long du sentier, ma Tête ? — Ce sont des jeunes gens ainsi métamorphosés par la fée de la caverne noire. Comme toi ils s’en allaient vers le soleil levant, à la recherche de l’Étoile du soir. ” Bien résolu, Tarabon frappe trois coups avec son talon, dans la porte du château. Une vieille femme vient ouvrir, avec une lanterne. “ Voyons, la fée ! peux-tu me donner à couvert pour la nuit ? — Ah,

je gagerais, dit la fée, que monsieur s'en va chercher l'Étoile du soir. Qu'il entre ! je suis heureuse de lui donner à couvert. — Écoute ! il me faut, pour mon cheval, la *barrure* la plus noire qui soit au monde. — Ah, ah ! j'en ai une si noire qu'on y étouffe ; que monsieur y mette son cheval, s'il le veut."

Après avoir renfermé son cheval, Tarabon, son sac à la main, revient trouver la fée : "As-tu une chambre noire à me donner, une chambre où il n'est jamais entré un petit jour ? — Ah, ah, ah ! répond la vieille, j'ai justement la chambre que monsieur désire. La voici, elle est pour lui. Que monsieur remette son sac, pour que le je serre. — La fée, mon sac ne me quitte jamais." En fermant la porte de la chambre, la fée ajoute : "Monsieur trouvera sur la table toute la chandelle qu'il lui faut pour s'éclairer. — Va la porter ailleurs, ta chandelle ; je n'en veux point avoir. — Ah, par exemple, monsieur va avoir bien de l'agrément, eul dans la chambre ! — C'est mon affaire."

Dans sa chambre, la fée vient lui porter à souper. Quand elle est repartie, Tarabon commence à manger. Il fait si noir qu'en mangeant il se manque la bouche, pique d'un côté, pique de l'autre. Il se brûle. Il étouffe. La peur le prend : "Ah, ma Tête, je vais mourir ici ; j'étouffe ; en mangeant, je me brûle ! — Tiens ! répond la Tête, si tu le veux, tu peux voir clair. — Que faire ? — Fais le tour de la chambre à quatre pattes, en tâtant partout. Quand tu arriveras à la cheminée, tu fouilleras dans la cendre ; là se trouve le diamant de la clarté. Et tu verras comme dans le jour." Tarabon fait le tour de la chambre, fouille dans la cendre. C'est bien vrai, la chambre devient claire comme le jour. Il se passe au doigt le diamant de clarté, qu'il vient de trouver. Après souper, il trouve sur la table des pipes et du bon tabac canadien. Il fume, se couche et s'endort.

Le lendemain matin, quand il se réveille, il dit : "Ma Tête, que faut-il faire ? Je vais mourir dans cette chambre ; il n'y a ni porte ni fenêtre. — Écoute ! répond la tête. Prends la bague au diamant de clarté, mets-la entre tes deux genoux fermés et dis : 'Porte-moi avec mon cheval sur la colline à la caverne noire'. Elle dira : 'Non ! Réponds : 'Si ! — Non ! — Si ! — Non ! — Si, trois fois. Si tu cries plus fort que la bague, elle t'y portera. Si tu es trop faible, tu resteras ici enfermé jusqu'à la fin de tes

jours.” Mettant la bague entre ses genoux, Tarabon dit : “Porte-moi avec mon cheval sur la colline à la caverne noire.” La bague crie : “Non !” Tarabon crie encore plus fort : “Si ! — Non ! — Si ! — Non ! — Si !” *Hm ! Hm !* Il part comme une poussière ; la *créquien' en revole !* Le voilà rendu sur la colline, à cheval, la tête dans son sac, à son côté.

Sur la colline frappent les rayons d'un soleil brûlant. Pauvre jeune homme ! lui qui n'était jamais sorti du séminaire, il n'était pas fait à cette chaleur épouvantable ; les cheveux sur sa tête et le poil sur son cheval en craquent, et leur chair se fond en petites vapeurs. Les voilà secs comme du bois. “Ma Tête, c'est fini, je meurs ici ! — Réponds-moi, dit la Tête, n'es-tu pas parti pour aller chercher l'Étoile du soir ? — Sans doute, mais je ne la trouverai jamais. — Ne perds pas courage, personne encore n'est venu si près que toi. Tiens ! vois-tu ce grand chêne, dont la tête se penche de tous côtés ? — Oui, je le reconnais, c'est le chêne qui recouvrait le puits de Vérité, où je t'ai puisé. — C'est là, reprend la tête, qu'à tous les crépuscules le rossignol d'or vient chanter avec l'Étoile du soir dans son bec. Si tu es assez homme pour faire tout ce que je te dirai, tu pourras bientôt tenir l'Étoile du soir dans ta main. — Parle, ma Tête ! ne t'ai-je pas toujours obéi ? — Eh bien, sous ce chêne, tu vois une grosse pierre ? Touche-la de ton diamant de clarté. Dans la caverne noire qui va s'ouvrir, tu descendras ; la fée jalouse y est rendue avant toi. Demande-lui son en-tout-cas en disant : “Donne-le-moi avant ma mort ; le soleil m'a brûlé jusqu'aux os.” Elle refusera. Offre-lui ton diamant de clarté en échange. Et reviens me dire ce qui s'est passé.” De son diamant Tarabon toucha la pierre, qui tombe en poudre. Une caverne profonde et noire s'ouvre devant lui ; il y descend. Au bas des échelons, il aperçoit la vieille fée jalouse. “La fée, il me faut ton en-tout-cas, avant ma mort ; le soleil m'a brûlé jusqu'aux os. — Mon mari me battrait si je te donnais mon en-tout-cas. — La fée, veux-tu l'échanger pour le diamant de clarté ?” Sans répondre la fée lui remet l'en-tout-cas et prend le diamant.

Sortant de la caverne, Tarabon demande de nouveau conseil à la Tête, qui lui répond : “Mets-toi à l'ombre de l'en-tout-cas et sans bouger attends la *brumante*. Se pro-

tégeant ainsi des rayons brûlants du soleil, Tarabon sent une force et une vigueur nouvelles circuler dans tous ses membres rajeunis ; avec elle l'espérance renaît dans son cœur.

Vers le soir, il dit : “ Ma Tête, viendra-t-elle bientôt, l'Étoile du soir ? — Tout n'est pas fini, répond la Tête. La fée jalouse te guette et si tu ne fais pas ce que je te dis, nous sommes perdus. — Que faut-il faire ? — Retourne dans la caverne, mais, cette fois, à cheval. Prends la fée par la nuque, assieds-la sur la croupe du cheval, en avant de toi, et emmène-la ici. Prends garde ! ne t'arrêtes pas en chemin ; si tu t'arrêtes, elle te métamorphosera en une pierre blanche. Dis-lui de recouvrir ce grand chêne de toile d'araignée, et prends-lui sa baguette aussitôt qu'elle l'aura fait. Quand le rossignol viendra, ce soir, se percher dans l'arbre, avec l'Étoile du soir, tu toucheras à la toile d'araignée avec la baguette.” Tarabon se précipite à cheval dans la caverne, descend, descend ; mais la fée cherche à s'enfuir. Il la prend à la nuque ; d'un tour de poignet, il la plante en croupe devant lui. Quelle force il se sent maintenant ! Il galoppe en revenant sur ses pas. La fée va pour passer ses doigts crochus sur le cou du cheval. “ Ah, si tu ne t'arrêtes, dit Tarabon, je te romps le cou. — Laisse-moi donc descendre, répond la vieille ; mon mari va me battre ; mon ménage n'est pas encore fait.” Tarabon ne prend pas la peine de lui répondre. Un peu plus loin, la fée s'en va pour cracher à la tête du cheval. D'un coup de poing, Tarabon l'envoie rouler par terre ; et sans s'arrêter, il la ramasse de l'autre main, la pose en croupe et sort de la caverne en jurant. “ La fée, tu vois ce chêne ? Recouvre-le de toile d'araignée.” Sortant sa baguette de sa manche, la fée recouvre le chêne de petits fils blancs que tissent mille et une araignées. Tarabon s'approche, saisit sa baguette. La fée se plaint, se lamente ; et ses gémissements remplissent l'air quand, tout-à-coup, on entend un chant doux, doux et harmonieux dans le haut du chêne. La fée se tait ; Tarabon, en extase, aperçoit le rossignol d'or portant l'Étoile du soir dans son bec. Le chant si doux, la brise fraîche et remplie de parfums exquis lui font perdre la mémoire. Le rossignol tend les ailes et va repartir quand, se souvenant, Tarabon touche la toile d'araignée de sa baguette. Voilà tous les fils changés en petites chaînes d'or où des diamants et des rubis sont incrustés. Le rossignol est fait

prisonnier, dans le grand chêne. Tarabon lance un grand cri de joie : “ Ma Tête, victoire ! — Pas encore ! répond la Tête. Il te faut une échelle et une pinte d’eau. La fée te les donnera en échange de sa baguette. Mais écoute, quand tu montras dans l’échelle, fais-toi suivre pas à pas par la fée ; autrement elle te jouerait un mauvais tour. Avant d’aller chercher l’Étoile du jour, Tarabon, je veux te demander une faveur pour tous les bienfaits que je t’ai rendus. — Parle, ma Tête. — Tu me déposeras sur une pierre et tu verseras sur moi la pinte d’eau. C’est tout. Tu es rendu à la fin de ton voyage, et nous devons nous séparer.” Tarabon retourne à la caverne noire, se fait donner l’échelle et demande une pinte d’eau en échange de la baguette. La fée consent, et quand tout est fait, elle va pour s’enfuir : “ Pas encore ! ” dit Tarabon, en la saisissant par la nuque et en la posant rudement sur son cheval. Pendant qu’ils galopent, la fée se plaint : “ Ne vas donc pas si vite ; je me meurs.” Mais Tarabon ne va que plus vite. Sorti de la caverne, il s’approche du chêne, pose l’échelle, part pour monter ; enfin, il va la saisir et la posséder, l’Étoile du soir ! “ Ah, ma Tête, pense-t-il, je l’oubliais, elle qui m’a tant rendu de services.” Revenant sur ses pas, il tire la tête du sac, la pose sur une pierre, et il verse la pinte d’eau sur elle. O grande surprise ! Là, devant lui, se tient la plus belle princesse de la terre, toute rayonnante de beauté et de splendeur. Assise dans un carrosse doré, elle lui tend la main en souriant. “ Tarabon, te souviens-tu de la vieille femme sans tête, pendue par les pieds dans le château du nain ? Te souviens-tu du puits de Vérité où tu as puisé la tête ? — Oui, oui, je m’en souviens ! — Eh bien, la vieille et la tête, c’étaient moi, et tu viens de me délivrer.” Si fier de voir cette belle princesse qui lui tend la main, il saute dans le carrosse et part avec elle au grand galop. C’était pour l’épouser, n’en doutez pas !

Et la belle Étoile du soir, vous me demandez ?

Il a oublié de la rapporter, puisqu’on la voit encore se lever tous les soirs, au firmament.

C.-MARIUS BARBEAU.